

***Images du monde arthurien***  
***CENA***  
***Angers, le samedi 29 septembre 2018***  
*Salle Davier, boulevard Daviers à Angers*

**Sous la direction de Lauric Guillaud**

La légende de ce Roi mythique et de son célèbre enchanteur, ainsi que de ses chevaliers, perdure grâce aux différentes représentations qui lui ont été données jusqu'à ce jour : miniatures, tableaux, illustrations, films, BD et séries. Ainsi sa légende demeure par le biais de l'écrit... et de l'image conjugués.

Dans l'Europe médiévale, les textes en vers sont d'abord transmis par les trouvères. Puis, avec l'arrivée des romans en prose, de magnifiques manuscrits enluminés cohabitent avec une production plus courante, qui rend la littérature arthurienne accessible au-delà de la haute noblesse. Profane ou religieux, le merveilleux s'invite dans le cycle d'Arthur. Littérairement, il confère au récit un élan poétique. Les enluminures qui ornent notamment les romans de Chrétien de Troyes approfondissent nos connaissances sur les légendes de la Table Ronde. Visuellement, un défi est à relever pour les miniaturistes : comment donner à voir et rendre sensible ce merveilleux en glissant dans cette interprétation visuelle l'étonnement, la sidération et parfois même la peur que le merveilleux entraîne ? Quels codes de représentation, quels indices, quel mode opératoire pour que les enluminures rendent compte de l'insaisissable ? L'image, sous la forme d'enluminures, souligne certains épisodes, donne un corps et un visage aux personnages et glisse de la lumière dans les manuscrits. Démarche graphique autant que didactique, elle donne à voir et à comprendre sans se confondre avec une stricte illustration de l'écrit puisque la miniature choisit, sélectionne et propose son ordre de lecture. La miniature s'insère dans l'espace que le copiste a pris soin de laisser : celui-ci est parfois trop étroit, ce qui invite le miniaturiste à s'extraire des contours et à inventer sa propre technique pour rendre compte dans les bornes de l'écrit.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, après une longue éclipse, c'est en Angleterre qu'Arthur revient au premier plan. Sur le plan pictural, l'apport des peintres et illustrateurs est considérable. Les préraphaélites Dante Gabriel Rossetti, John Everett Millais et William Holman Hunt s'inspirent des sujets arthuriens de Tennyson comme la « Dame de Shalott » peinte par Millais et Hunt, tandis que Rossetti se concentre sur Lancelot et le Graal. « The Lady of Shalott » sera l'objet d'un véritable culte chez les artistes, apparaissant au moins soixante-six fois entre 1850 et 1915, illustrations d'ouvrages non comprises. John William Waterhouse représentera trois fois la « Dame de Shalott » (1888-1915).

En 1856, Rossetti rencontre William Morris et Edward Burne-Jones. Ici commence la seconde phase du mouvement préraphaélite. Fidèle à l'œuvre de Malory, Burne-Jones produira dix toiles arthuriennes par la suite. Quant à Morris, s'il ne peint qu'un seul tableau, « La Belle Iseult », il projette l'arthurianisme dans le quotidien avec la fondation en 1861 de l'entreprise « Morris & Company », fabrique d'artisanat d'art d'inspiration médiévale. D'autres œuvres témoignent de l'enthousiasme pour Tennyson. Daniel Maclise, chargé d'illustrer la *Morte d'Arthur* en 1857, est l'un des premiers à s'inspirer de deux scènes-clés de l'univers arthurien : « Arthur obtient Excalibur » et « Le départ pour Avalon ». Ces deux images auront autant d'impact sur l'imaginaire du temps que les poèmes de Tennyson.

Il va sans dire que le personnage de Lancelot inspire nombre d'artistes, sans doute en raison de sa dualité foncière. Si Dyce choisit de ne célébrer que le côté lumineux de Lancelot, d'autres peintres préfèrent associer Lancelot et Guenièvre durant un rendez-vous, comme James Archer dans *Sir Launcelot and Queen Guinevere* (1863). Seul Rossetti, dans *Sir Launcelot in the Queen's Chamber* (1857), dépeint un Lancelot enflammé, prêt à se battre pour sa reine. Les Victoriens ne pardonneront jamais le péché de Lancelot. Le chevalier devient peu à peu la figure même du remords, comme dans la célèbre gravure de Gustave Doré, « Lancelot's Remorse » (1868).

D'autres personnages apparaissent. George Frederick Watts, avec *Sir Galahad* (1862), compose une figure qui combine les valeurs féminines (la piété et la morale) et masculines (le combat). Puis, Joseph Noël Paton donne à son *Sir Galahad* (1879) un aspect pur et juvénile, quasiment androgyne. Les *Morgan-le-Fay* de Frederick Sandys (1862-63) et d'Edward Burne-Jones (1862) diffusent une inquiétude toute victorienne devant la menaçante fée Morgane, souvent représentée en tentatrice, comme dans *The Beguiling of Merlin* (1874-1876) de Burne-Jones ou « Merlin and Vivien Repose » (1868) de Doré.

L'image d'Arthur blessé à mort se confond dans nombre de toiles ou gravures avec le héros mort ou mourant – l'un des motifs les plus populaires de l'ère victorienne. Le plus souvent anonyme, le chevalier gisant personnifie le sacrifice ultime, comme *The Knight of the Sun* (1860) d'Arthur Hugues ou *Requiescat* (1889) de Briton Riviere. Ce n'est pas un hasard si l'image de la dernière bataille d'Arthur et de son voyage vers l'au-delà se mue en véritable icône, sanctifiant à jamais l'image du roi dans l'imaginaire britannique. Les peintres vont en effet s'emparer à l'envi de cette scène certes tragique, mais qui laisse augurer non seulement un séjour d'Arthur en Avalon mais un retour possible, lorsque les temps seront venus. Le premier illustrateur de cette scène mythique est Daniel Maclise qui, dans « Arthur in the Death Barge » (1857), imprime dans la mémoire anglaise l'image épique d'Arthur agonisant. Avec *The Passing of Arthur* (1862), Joseph Noël Paton ira plus loin dans la symbolique chrétienne. *La Morte d'Arthur* (1861) de James Archer insiste précisément sur la vision du roi, pleine d'espérance pour les Victoriens, qui contemple la Dame du Graal au paradis d'Avalon. Edward Burne-Jones, dans sa fameuse fresque *The Sleep of Arthur in Avalon* (1880), traduit à sa façon cet élan collectif de croyance en une renaissance future d'Arthur.

Au XXe siècle, avant la BD et les jeux vidéo, le mythe se diffuse surtout par le cinéma. Réalisé en 1910, *Launcelot and Elaine*, est le premier film consacré à la saga arthurienne. Depuis lors, l'univers du roi Arthur sera transposé plusieurs dizaines de fois sur les écrans. *Les Chevaliers de la Table ronde* de Richard Thorpe (1953) et *Lancelot* de Jerry Zucker (1995) sont fidèles à la trame du récit de Malory, comme *Excalibur* de John Boorman (1981) ou le parodique *Monty Python : Sacré Graal !* (1975). La nouvelle pour la jeunesse *The Sword in the Stone* de T. H. White (1939) est à l'origine du *Merlin l'enchanteur* de Walt Disney (1963). Eric Rohmer suit Chrétien de Troyes pour son *Perceval le Gallois* (1978), tandis que la série *Kamelott* (2005-2009) s'appuie sur une connaissance précise des textes, même si elle déconstruit la bravoure des chevaliers de la Table Ronde. Plus récemment est sortie la série *Camelot* (2011) avec Eva Green et Joseph Fiennes, tandis que d'autres films ont tenté de moderniser le mythe arthurien, que ce soit Antoine Fuqua dans *Le Roi Arthur* (2004) ou Guy Ritchie dans *Le Roi Arthur : la légende d'Excalibur* (2017).

Sur le plan de la BD, le mythe arthurien n'est pas en reste avec une vingtaine de publications incluant notamment *Arthur, une épopée celtique* de David Chauvel, *Merlin le Prophète* de David Istin, *Pour l'amour de Guenièvre* de J.-C. Servais, *Le Chant d'Excalibur* de Christophe Arleston, *La Quête du Graal* de François Debois, *Les Légendes de la Table Ronde* de Ronan Le Breton ou *Morgane* de Stéphane Fert.

Aussi bien sur le plan de l'écrit que de l'iconographie, le mythe arthurien démontre sa vitalité. Il appartiendra aux futurs intervenants d'explorer les pistes citées ci-dessus, que ce

soient l'importance de l'enluminure au Moyen Age ou celle des productions artistiques des sociétés victorienne et edwardienne. Il sera évidemment loisible de s'intéresser au récent triomphe du régime de l'image et son traitement du monde arthurien au cinéma ou en bandes dessinées. De même que l'on ne pourra éluder la question essentielle : celle de la fidélité aux textes originaux.

Les propositions (une demi-page) devront être envoyées avant le 1<sup>er</sup> juillet à Lauric Guillaud et à Georges Bertin :

[lauric.guillaud@sfr.fr](mailto:lauric.guillaud@sfr.fr)

[georges.bertin49@gmail.com](mailto:georges.bertin49@gmail.com)

### ***Bibliographie succincte***

K. J. Harty, *Cinema Arthuriana, Essays on Arthurian Film*, New York, Garland, 1991.  
*Word and image in arthurian literature*, K. Busby ed., London, Routledge, 2014.